



João Pedro Rodrigues, cinéaste

LES TOILES DE JOÃO GABRIEL

“Abril, águas mil” ou “avril, eaux mille”, dit-on au Portugal. Ce mois d’avril ne faisant pas exception, le tonnerre retentit dans les rues vides d’une Lisbonne confinée. Par ma fenêtre, l’orage laisse, par moments, le soleil éclairer mon bureau, et bouscule tout d’un seul coup, par un simple, mais violent, changement de lumière.

Il me semble que c’est ce que cherche le peintre João Gabriel : ces éclairs qui remettent en cause le monde, les paysages et les corps qui l’habitent. Il les capture dans des peintures extatiques de tournure classique. Ses images, il les retrouve dans de vieux films porno gay ou dans l’histoire de l’art ; c’est une peinture joyeusement figurative, riche de corps vibrants mais mutiques qui semblent jouer au jeu de l’amour, en même temps que touchés par la mélancolie de la mort.

J’ai rencontré João Gabriel en 2015, pendant le repérage de *L’Ornithologue*,

il avait 24 ans. Il m’a été présenté par mon ami Philip Cabau, son professeur à l’Esad (Ecole supérieure d’arts et design) de Caldas da Rainha, une petite ville au nord de Lisbonne, où João habite et travaille toujours. C’est à Buçaco, une montagne tout près de cette ville, que j’ai trouvé les stations de la Via Crucis, où j’ai tourné une des scènes décisives de mon film. La sublime matérialité instinctive de la peinture de João m’a tout de suite bouleversé et, quand le film fut sélectionné à Locarno, je lui ai proposé d’en faire l’affiche ; personne d’autre pouvait ainsi représenter la transfiguration.

Hier, il a beaucoup plu à Lisbonne et, regardant par ma fenêtre, j’ai pensé à João, travaillant seul dans son atelier couvert de peintures inachevées, qui gagnent forme petit à petit, aux saveurs de la lumière et des couleurs qu’il trouve pour les éclairer.

joaogabriel.net

Jean Rolin, écrivain

DES LIVRES D’IRIS MURDOCH

S’il y a une chose qui m’embarrasse, c’est bien de devoir choisir une œuvre en particulier, au détriment de toutes les autres... A tous les coups, cela me plonge dans des abîmes presque insondables de tergiversation. A propos d’abîmes insondables, il me revient que récemment, dans un livre passionnant – *Héros et Nageurs*, de Charles Sprawson – prêté par mon ami Jean Hatzfeld, j’ai remarqué une lacune qui m’a choqué. Certes, quelques lacunes sont inévitables dans un ouvrage de ce genre, mais comment, s’agissant du rapport que la littérature entretient avec la natation, peut-on ne consacrer que sept ou huit lignes à l’œuvre d’Iris Murdoch ? Aucun livre d’Iris Murdoch, je le précise, n’est “mon livre préféré”, mais plusieurs de ses livres comptent parmi ceux que je préfère (bien que, comme par un fait exprès, je n’en retrouve aucun dans ma bibliothèque, ce qui m’oblige à en parler de mémoire). *La Mer, la mer*, par exemple. Nulle part – comme son titre le suggère, mais les titres sont parfois trompeurs –, on ne trouvera d’aussi belles descriptions de vagues, ni d’aussi exactes. Or rien n’est plus difficile à réussir, tout le monde vous le dira, qu’une description de vague, telle qu’elle fasse ressortir aussi bien la beauté que le caractère effroyable de ce phénomène naturel. Eprise de natation et de vagues, et de tous les mouvements de l’eau – surtout ses mouvements violents –, Murdoch est également l’une des auteur-trices qui ont le mieux écrit sur la noyade, tant en mer qu’en rivière. On peut même dire d’elle que c’est, en littérature, la plus grande spécialiste de la noyade : et donc une autrice particulièrement appropriée en ces temps où le littoral est de toute façon inaccessible.

La Mer, la mer d’Iris Murdoch (Folio, 1992), folio-lesite.fr

